



27 horas

de Montxo Armendariz

fiche technique

Espagne - 1986 - 1h30

Réalisateur :

Montxo Armendariz

Scénario :

**Elias Querejeta et
Montxo Armendariz**

Musique :

**Angel Illaramendi,
Imanol Larzabal, Carlos
Jimenez, Luis Mendo**

Interprètes :

Martxelo Rubio

(Jon)

Maribel Verdu

(Maité)

Jon San Sebastian

(Patxi)

Antonio Banderas

(Rafa)

Michel Duperré

(le frère de Maité)

André Falcon

(oncle de Jon)

Josu Babuena

(Xabi)

Esther Remiro

(mère de Jon)



Martxelo Rubio et Maribel Verdu

Résumé

L'action se déroule aux abords d'un petit port. Nous suivons les déambulations de Jon, un adolescent. Il va aider son copain Patxi à décharger des caisses de poissons. Puis, après s'être administré une dose de drogue, il va voir son amie Maité qu'il aime et qui est "accrochée" comme lui. L'emploi du temps de Jon se passe en recherche de travail et de drogue. Il retrouve, dans l'après-midi Maité et Patxi, et tous trois vont pêcher. Maité a le mal de mer. Les amis débarquent sur une petite île. Là, la jeune fille s'administre une dose trop forte, elle est dans un état comateux. Son trans

port à l'hôpital ne parviendra pas à la sauver. Jon, désespéré, erre dans les rues. Il supplie Patxi de le reconduire sur l'île pour récupérer le sac de Maité plein de la nocive poudre. Malgré ses scrupules, Patxi accepte...

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Critique

Tasio, le premier long métrage de Montxo Armendariz, était le film du temps dilaté : cinquante années de la vie d'un charbonnier basque, concentrées dans 94 minutes de projection. C'était un film d'extérieurs et de sous-bois, le regard du cinéaste était attentif à des moments privilégiés, le film respirait au rythme de grands paysages balayés par une caméra hautaine. **27 heures**, son second film, est au contraire le film du temps resserré. Seule l'ouverture est solennelle : la caméra pénètre la baie de Saint-Sébastien, la célèbre Concha, et s'approche lentement des immeubles des quais. Ciel bas, lumière grise. Coupe. Travelling avant puis point fixe sur le cadran d'une grosse horloge urbaine. Il est exactement sept heures du matin. 88 minutes plus tard, au dernier plan du film, la même horloge indique dix heures, c'est le matin suivant. Il s'est passé 27 heures.

Dans la soirée du premier jour, une très jeune fille, Maité, est morte d'une overdose, ou d'une injection de drogue frelatée. Quand le film se termine, une douzaine d'heures plus tard, son compagnon, Jon, agonise dans une barque, sous le regard de leur ami commun, Patxi. Jon a pris la même drogue, Patxi ne se drogue pas. Deux morts en 27 heures, sur un fond de crise sociale (chômage) et de guerre civile (les cars gris de la police, l'éclatement des lacrymogènes et les charges des matraqueurs casqués, et surtout cet échange de regards, l'un vide et l'autre dur comme celui d'un grand prédateur, quand Jon, dans un bus, est dévisagé par un militaire en bérêt assis dans une camionnette, le temps que chaque véhicule reprenne sa route).

27 heures d'allers et venues, d'errances,

27 heures d'une vie banale. 27 heures qui ne deviennent intéressantes que parce que ce sont les dernières de cette vie banale. Un drogué dans une grande ville qui en compte un taux exceptionnellement élevé, on sait (ou on apprend) que le chômage des jeunes et la consommation des stupéfiants sont plus importants dans les provinces basques que dans le reste de l'Espagne, où ils sont plus importants que dans le reste de l'Europe. Pas de leçon, pas de commentaire. Une réalité filmée sèchement, une écriture sans graisse, une approche behavioriste du quotidien qui évoque, si on tient à une équivalence, le meilleur cinéma social anglais. **27 heures** n'est pas un documentaire, mais son auteur sait faire preuve de ce mélange de rigueur et de générosité qui nous fait aimer le cinéma de (par exemple) Ken Loach.

Montxo Armendariz nous intéresse à un héros pas intéressant. Question de scénario, question d'interprétation. Les trois comédiens (amateurs) ont une présence qui renvoie (encore) aux interprètes de **Family Life** ou de **Letter to Brezhnev**. Martxelo Rubio (Jon), c'est un regard qui se vide au fil des heures, un regard traqué, avec une pointe de folie quand il est en manque - il ne dit pas "manque", il dit "froid" -, c'est une densité qui s'écrase. Au début du film, quand il vole une caisse de poissons sur le port, c'est un garçon de seize ou dix-sept ans plein d'énergie. Cinquante minutes plus tard, ou vingt heures plus tard, c'est un corps vieilli, ralenti, qui se tasse sur lui-même. Son regard trop clair est voilé, il est défait. Tellement défait que Patxi l'aide à retrouver la drogue perdue qui peut le tuer. Qui le tue effectivement. La mort de Jon n'est pas un suicide, mais Jon - et Patxi qui le conduit dans l'île, au centre de la baie - accepte le risque, la probabilité du suicide. Rien n'est dit. Jon ne communique plus, ni avec sa mère vers qui il a eu pourtant un regard de tendresse, ni avec son père qu'il ne

veut pas voir. Avec Patxi, les échanges sont réduits, au minimum, quelques mots, quelques litotes : on ne dit jamais drogue, on dit : "j'en ai", "je n'en ai pas", "tu en veux", ou on ne se dit rien. Dans les cafés du port, un regard suffit.

Etonnante, et exemplaire de la rigueur de l'écriture de Montxo Armendariz, est la séquence de la partie de baby-foot. Maité aime probablement Jon, mais elle accorde aussi ses faveurs à un dealer banal, Rafa. Jon n'aime pas Rafa. Dans un café, il le provoque à une partie de baby-foot. Scène à trois personnages et deux verres de bière, plus les petits footballeurs de bois peint, et les bruits secs de la balle de liège qui rebondit contre les parois de contre-plaqué ou contre les pieds massifs des joueurs rivés aux tiges de fer. Alors que le film est plutôt tourné en plans longs, avec une caméra souple qui accompagne l'action, cette séquence est faite de plans courts, montés sèchement au rythme de la tension du duel. Montage sur les regards des trois adolescents, Jon, Maité et Rafa, et sur des phases de jeu. Bande-son saturée. L'extrême précision du travail à la prise de vue et à la table de montage fait l'efficacité de la scène. Jon part avec Maité, il l'a gagnée. Elle a la drogue. Ils en mourront, mais dans l'instant ils ont vibré, et les spectateurs avec eux. C'était une scène d'amour étrange, mais c'était une scène d'amour.

Jean-Pierre Jeancolas
Positif Mars 1987

On n'avait encore jamais vu le problème de la drogue traité avec tant de pudeur et de retenue. Dans des images volontairement plates, l'errance de Jon, au rythme très lent, à la limite de l'ennui, émeut peu à peu, de plus en plus. Et la progression dramatique du film s'appuie autant sur les silences qu'impose son regard que sur le paysage gris maussade de San Sébastian.

Une autre des forces réside dans le jeu des jeunes interprètes, en particulier de Jon. San Sebastian dans le rôle délicat de Patxi qui, malgré son dégoût pour la drogue, sera mêlé à l'obscur destinée de Jon et Maïté. Mais, loin de la déchéance des punks de **Sid et Nancy**, les personnages d'Armendariz restent intègres et humains. **27 heures** est de toute évidence un beau film auquel il faut pardonner les quelques défauts.

Fiches du cinéma janvier 87

Les ravages de la drogue font, plus que jamais, les manchettes de la presse à scandale. Ce film qui dépeint de jeunes chômeurs accrochés à l'héroïne tombe à pic. Réalisé avec une honnêteté scrupuleuse, évitant tout effet choc, **27 Horas**, parlé en basque et situé à San Sébastian, décrit le dernier jour de la vie d'un drogué de 18 ans.

Ce garçon qui, dès qu'il a quelques pesetas en poche, se précipite avec une hâte goulue chez son revendeur, est d'une simplicité désarmante. Le type même du jeune paumé, persuadé que les vrais ennuis n'arrivent qu'aux autres. Comme avec **Tasio**, son premier film sorti à la sauvette l'an dernier, Montxo Armendariz a réalisé une œuvre grave, quasi-documentaire, parsemée d'instant de sérénité. Au cours d'une séquence baignée de ce calme qui précède les tempêtes, le héros part avec sa copine à la pêche aux encornets. Alors que les deux camés rient comme des gosses qu'ils sont encore, on sent la mort rôder. Tout est de cette veine modeste et juste.

Joshka Schidlow
Télérama

27 heures ne donne du cinéma basque qu'une vision très superficielle, son scénario pouvant se dérouler dans n'importe quel pays occidental. Le traitement est plat. On attend vainement une quelconque innovation, une touche personnelle de la part de Montxo Armendariz qui fut mieux inspiré avec son précédé-

dent film **Tasio** (1984). Cela dit, **27 heures** se regarde sans ennui même si on devine rapidement quel sera le destin des deux adolescents. Il restait des domaines à creuser : par exemple, les rapports distants que Jon entretient avec sa famille (il rend une visite à la dérobée, et sans se montrer, à sa mère et à sa sœur). Ou, même, un approfondissement dans l'étude des rapports entre Jon et Maïté qui ressemblent un peu trop à des automates.

Raphaël Bassan

La Saison Cinématographique

Le réalisateur

Montxo Armendariz est né à Olleta, en Navarre, en 1949. Il fit ses études à l'école d'électronique, puis devint professeur d'électronique à l'Institut Polytechnique de Pampelune.

Filmographie

Barregarriaren Dantza	1979
Ikusmena	1980
Carboneros de Navarra	1981
Ikuska - 12	
Tasio	1984
27 horas	1986
Lettres d'Alou	1990
Historias del Krönen	1995
Secrets du cœur	1996